

*Les Nouvelles Littéraires*, 25 mars 1971, n° 2270, p. 1 et 10.

**Jean d'Ormesson** : «*La fin des géants – André Malraux : Les Chênes qu'on abat*».

Ces enluminures naïves qui présentaient Aristote aux côtés d'Alexandre, Auguste avec Virgile, saint Louis avec Joinville, Michel-Ange et Jules II, Tamerlan et Ibn-Khaldoun – ou si vous y tenez absolument, puisqu'il en faut pour tous les goûts, la célèbre conversation entre le roi Dagobert et son ministre saint Eloi, – voilà qu'elles revivent sous nos yeux : ce n'est pas tous les jours que la légende naît de l'histoire. La rencontre de l'auteur de *La Condition humaine* et du libérateur, c'est le reflet des rencontres de Napoléon avec Chateaubriand, avec Goethe, avec Hegel. C'est l'histoire qui s'arrête un instant dans le fracas des batailles et des cérémonies, et qui prend conscience d'elle-même.

*Les Chênes qu'on abat*... sont d'abord une interview du général de Gaulle comme *La Condition humaine* était un reportage sur la Chine. Et même moins qu'une interview : le simple récit d'une conversation sans apprêts dans un salon bourgeois d'une gentilhommière de province, et de quelques propos de table avec histoires drôles et anecdotes. Mais beaucoup plus qu'une interview. C'est que quelque chose est passé par là qu'il est difficile d'appeler autrement que le génie de l'histoire. Pendant les quelques heures qui entourent un repas comme, tous tant que nous sommes, nous en faisons deux fois par jour, une méditation s'élève sur la France, sur l'honneur des hommes, sur le temps qui s'écoule, sur le sort des empires, sur la grandeur et la mort.

Entre le général et André Malraux se tisse une espèce de chant lyrique et épique où les deux voix finissent par se confondre en une seule, au point que se distinguent à peine les apports de l'un et de l'autre. Au fur et à mesure que le lecteur s'avance dans le livre, l'idée d'une interview, qui s'était d'abord imposée, s'estompe jusqu'à s'évanouir. Qui parle ? Est-ce de Gaulle par la bouche de Malraux ? N'est-ce pas plutôt Malraux sous les traits de De Gaulle ? L'une et l'autre hypothèse ont pu être soutenues. Certains ont cru reconnaître le style du romancier dans les réflexions du général, d'autres les idées du général dans les interventions de Malraux.

Laissons là ces brouilles. Comment ne pas entendre que ce qui parle, c'est l'accord de deux hommes qui se sont fait, en leur temps, une des idées les plus hautes de ce qui les intéresse avant tout : c'est-à-dire le destin de la France et la dignité de l'homme ?

\* \* \*

De Gaulle croyait d'abord à la France. Il croyait ensuite, plus qu'à tout le reste, aux puissances de l'esprit et de la parole. Il va jusqu'à l'indulgence pour les intellectuels, qui «même quand ils aiment les honneurs et les puérités sont, comme moi, (c'est le général qui parle) au service de quelque chose qui les dépasse». Chacun connaît l'histoire – ou la légende, mais qu'importe ! la légende même est significative – de l'apostrophe du général à Michel Debré qui parlait de mesures contre Sartre à l'époque de la guerre d'Algérie : «Allons, Debré ! On n'arrête pas Voltaire !» Et à Camus, au temps de la traversée du désert, qui lui demandait en quoi un écrivain pouvait servir la France, le général répondait, d'après Malraux : «Tout homme qui écrit (un temps) et qui écrit bien, sert la France».

Malraux, toujours assis au Conseil des ministres à la droite du général, représentait mieux que personne aux yeux de De Gaulle tous les prestiges de la littérature et de l'art. Inversement, de Gaulle a incarné dans la vie de Malraux, comme dans celle de Mauriac, le destin national et l'image même de la France. Mais de Gaulle et Mauriac, c'était le même climat national et chrétien. La seule conjonction est stupéfiante au contraire entre le militaire catholique, élevé dans le culte de la tradition, pour qui la France était une princesse de légende et l'ancien partisan agnostique, plus proche des Brigades internationales que de l'*Action française*. D'un côté, saint Louis et Jeanne d'Arc, de l'autre l'illusion lyrique de la révolution.

C'est le malheur de la France, la résistance au fascisme et le double avenir de la nation et de l'homme dans l'histoire qui précipitent l'un vers l'autre ces deux héros de notre temps. La politique est pour le romancier l'image même du destin et l'homme

politique n'aimait que la littérature. Leur amitié, qui s'étend sur un quart de siècle, permet au général de trouver enfin un interlocuteur à sa taille; elle transforme radicalement la destinée de l'écrivain, ou peut-être elle l'accomplit, en lui offrant une fidélité à une grande cause nouvelle, à la fois populaire, nationale, incarnée – et également éloignée du fascisme et du communisme. De Gaulle, en ce sens, représente l'articulation essentielle de l'œuvre de Malraux. Et rarement l'histoire se sera confondue de si près avec la littérature.

La France, l'histoire, la grandeur sont continuellement présentes entre de Gaulle et Malraux. La politique, au sens technique du mot, relève, à ce niveau, de l'anecdote insignifiante. Auriol, Mitterrand, Poher, c'est le chat grigri ou Brigitte Bardot – ou peut-être un peu moins. Ce qui compte, c'est Goethe ou Le Corbusier, c'est Napoléon ou Braque. Faut-il chercher un prédécesseur – ou peut-être plutôt un précurseur – au président de la République, ce ne sera ni Clemenceau ni aucun autre homme politique : ce sera don Quichotte et Victor Hugo.

La politique finit par apparaître comme le terrain de jeu boueux où s'affrontent les grandes âmes. La politique a encore bien de la chance : c'est le nom que prend l'histoire quand elle est contrainte de descendre du ciel des idées parmi les médiocres combinaisons des intérêts des hommes. On pense à des chevaliers qui s'exerceraient dans le premier enclos venu fourni par les circonstances, les passions, la nécessité : à l'âge des communications de masse et de la lutte à mort des idéologies, le lieu de la bataille ne peut être que la politique.

Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Dans *Les Chênes qu'on abat...*, la politique n'est que le noble jeu, le grand exercice de géants : l'idée d'*Ordre* n'est jamais loin – non pas l'ordre que la police fait régner dans la rue, mais cet ordre de chevaliers et de moines combattants que les Compagnons de la Libération auraient tenté de faire revivre. Aux obsèques de Colombey, à côté de la famille et de l'Eglise, avant même l'armée, l'Ordre était au premier rang.

Tout ce que cette attitude taillée dans le marbre pourrait avoir de figé et de grandiloquent est constamment compensé par un sens aigu de l'humour historique. Tous ceux qui ont eu la chance exceptionnelle d'assister l'autre jour au fabuleux spectacle

Malraux à la télévision auront savouré au passage les mille mots sur Tintin, sur Bardot, sur Staline, sur Jackie Kennedy, sur Hugo, sur Judith Gautier, sur les chats et les rats...

Chaque page des *Chênes qu'on abat...* fourmille de formules, parfois injustes, mais toujours étincelantes : «Les communistes qui vont de la Bastille à la Nation, les socialistes qui ne vont nulle part»; «Peut-être le communisme est-il en train de devenir ce que deviennent toujours les partis : un mythe au service d'une société d'entraide. Faisons-nous donner des pneus par la municipalité au nom de la misère du peuple»; «Franchet d'Esperey a eu de la chance ! dit Lloyd George – C'est déjà bien : tant de gens n'en ont pas !» Tout serait à citer et on n'en finirait pas. S'il fallait absolument définir en deux mots le de Gaulle de Malraux, je dirais volontiers : grandeur et ironie.

### **Le dernier mythe**

Sous la grandeur et la drôlerie, le livre est sinistre. Disons les choses d'une phrase, nécessairement grossière : c'est la fin des géants, des valeurs, des grands desseins, de l'idéal. Les intellectuels ne croient plus à la France. Le dernier mythe positif est mort : c'était de Gaulle. Restent les autres : ce n'est pas pareil. Voici venir le temps des pantoufles, d'un immense reflux de l'ambition. Le temps de l'indignation, dit de Gaulle, de l'indifférence, de la fraternité – et il semble bien que dans sa bouche ce ne soit pas un éloge. C'est que «pour devenir maître, le politicien se pose en serviteur».

Voici venir, et pour le monde entier, «le temps des gens de bonne volonté, qui n'ont que de la bonne volonté.» Pour Malraux comme pour de Gaulle, il est clair que cette bonne volonté-là ne fait que sonner le glas de la volonté tout court, qui était l'instrument de la grandeur et du destin des Empires. C'en est fait du temps des Empires. Et pas seulement des Empires. Avec Gandhi, Churchill, Staline, Nehru, et même – allons ! un petit effort ! – même avec Kennedy. «C'est le cortège des funérailles d'un monde».

«[Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule  
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !]»

Il n'y a que la mort qui gagne. De la grande époque du culte de la volonté et du destin de l'histoire, il ne reste plus que Mao.

Deux hommes, depuis la fin de la guerre, auront exercé sur Malraux une véritable fascination : c'est le général de Gaulle et c'est Mao Tsé-Toung – «mon ami Mao», écrit Malraux. Mao a voulu faire rentrer la Chine dans l'histoire du monde comme de Gaulle a voulu voir la France redevenir la France. Plus que les systèmes et les idéologies qui ne sont jamais que des moyens, voici enfin ce qui compte vraiment : le destin des nations.

Celui de la France, hélas ! ne semble guère assuré. «La nation est morte, est-ce la peine de lutter encore ?»; «Les Français n'aiment pas la France»; «Les Français n'ont plus d'ambition nationale. Ils ne veulent plus rien faire pour la France. Je les ai amusés avec des drapeaux»; «Ce pays a choisi le cancer»; «Les Français ont été sublimes, ils ne le savaient pas; ils sont redevenus médiocres, ils ne le croient pas». Peut-être les Français ne sont-ils pas dignes de la France ?

Ce pessimisme déborde la vie publique et s'étend à tout, à la littérature, à l'art, à la vie. «Malraux, au fond, de vous à moi, est-ce la peine ?» Anxieux peut-être, comme les autres, de chaleur et d'encouragements, de Gaulle murmure : «Pourquoi écrire ?» Alors Malraux, appelant pêle-mêle à la rescousse le Bhagavad-Gîtâ, les têtes géantes d'Elephanta, les goélands de la mer d'Oman, les papillons de Bali qui viennent, après le combat, «se poser sur les guerriers morts et sur les vainqueurs endormis», répond : «Et pourquoi vivre ?» Et de Gaulle encore, en écho, montrant les étoiles, dans un grand morceau du ciel, à Malraux en train de partir : «Elles me confirment l'insignifiance des choses».

La grandeur et le bonheur ne font pas bon ménage. L'air qu'on respire dans *«Les Chênes qu'on abat...»* n'est pas celui du plaisir de vivre. Malraux cite une réflexion du général à un autre des fidèles : «L'illusion du bonheur, d'Astier, c'est fait pour les crétins». Le sort réservé par la postérité aux entretiens de De Gaulle et de Malraux, il est difficile de le prédire. Viennent un Jules Renard qui écrive au microscope et non plus au télescope, un Gide qui répèterait la phrase nonchalante et fameuse : «C'est très curieux, cher, le mal que j'ai à ne pas être heureux...», un esprit plus touché par la sensibilité intime des êtres, par le goût de la vie quotidienne que par une métaphysique des grandes

âmes et la signification de l'univers, les uns et les autres risqueront de ne voir que brumes et enflure dans ces jeux de la mort, de la superbe et du monde.

On dirait que Malraux se protège, consciemment ou inconsciemment, contre ces périls de l'avenir en se situant sous l'invocation d'une pensée de Hegel : «L'homme libre n'est point envieux; il admet volontiers ce qui est grand, et se réjouit que cela puisse exister». Pour nous, aujourd'hui, qui devons d'être encore des hommes libres à celui que dépeint Malraux, comment ne pas nous réjouir que cette grandeur ait pu exister ?

Il n'est pas tout à fait impossible que tout ce qui reste du gaullisme, ce soit la phrase célèbre de Napoléon à la Vieille Garde : «Et maintenant, j'écrirai les grandes choses que nous avons faites ensemble...» Les grandes choses faites ensemble au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, ils étaient deux à les écrire. Ils les racontent d'une seule voix. C'est une voix forte et triste – parce que, selon un autre mot fameux, rien n'est triste comme la grandeur. Et même doublement triste. Parce que cette grandeur là n'est pas même assurée. Malraux le montre avec éclat : ce que de Gaulle s'obstinait, contre vents et marées, à vouloir rendre à la France, c'était moins des terres, une armée, l'influence, la puissance, qu'une âme, la foi en elle-même, la capacité de croire, et un grand dessein. Le général de Gaulle a disparu avec la conviction qu'il n'y avait pas réussi. C'était pour y réussir qu'il avait un jour décidé qu'il était lui-même la France.

Chacun sait que cette décision avait pu prendre des allures extrêmes, comme, par exemple, à l'occasion de l'entrevue avec le général Lacheroy : «Alors maintenant, Lacheroy, mettez-vous solidement une chose dans la tête : on ne défend pas la France contre de Gaulle.» L'important, sans doute, était de créer enfin quelque chose à quoi tous puissent croire. «Même si le communisme permet aux Russes de croire à la Russie pour des raisons à dormir debout, avait dit le général, il est irremplaçable.» L'absence d'un grand dessein est le début de la fin. C'est toute la mélancolie de ces *Chênes qu'on abat...* Et c'est encore le mot magnifique et terrible d'un de Gaulle pêcheur d'hommes et pêcheur de nation : «Je suis le personnage du *Vieil homme et la mer* d'Hemingway : je n'ai rapporté qu'un squelette.»

De temps en temps, l'espoir revient se mêler au découragement : dans le grand homme isolé et déjà proche de la mort, la lutte n'est jamais terminée entre la foi en la France et le désenchantement à l'égard des Français. Tantôt il pense : «Il se peut que ce soit fini», et tantôt : «la France étonnera encore le monde». La vérité sur son rôle à lui est peut-être offerte, à mi-chemin des excès, par une petite phrase modeste qui marque à l'avance la place de De Gaulle dans l'histoire de ce pays dont il s'était fait une idée si haute : «J'ai voulu ressusciter la France et, dans une certaine mesure, je l'ai fait.»

Ainsi s'unissent l'orgueil, un sombre désespoir, l'ironie, la vraie grandeur. Avec *Les Chênes qu'on abat...* le génie à deux faces de l'histoire et de l'art fait définitivement entrer de Gaulle dans son décor naturel, mis en scène par Malraux, loin des groupes d'influence et des comités parlementaires : il prend place entre Staline et Saint Louis, près de Mao et de don Quichotte, entre Ellora et les grottes chinoises, entre le portail royal de Chartres et ces personnages de Michel-Ange au plafond de la Sixtine, transfigurés par une gloire qui vient d'ailleurs et de plus haut que ce monde où tout s'écroule.